

*Intervention sur l'exposé de G. Favez : « Le rendez-vous chez le psychanalyste » à la Société Française de Psychanalyse le 5 février 1957, publié dans La psychanalyse, 1958, n° 4, Les psychoses, pp. 305-314.*

Résumé de l'exposé de G. FAVEZ par l'auteur. [...]

<sup>(307)</sup>Discussion :

[...]

<sup>(308)</sup>J. FAVEZ-BOUTTONIER – Ici nous n'osons pas dire que nous ne savons pas ce qu'est la règle du minimum.

D. LAGACHE – C'est la règle qui consiste à doser dans chaque cas ce qui doit être accordé au patient en matière de salutations, d'encouragements, et qui est opposée à la règle d'abstinence. C'est peut-être aussi une boutade.

J. LACAN – Il ne faudrait pas dire en cette occasion que la technique n'inspire pas d'interventions aux psychanalystes. Je crois que votre communication de ce soir a retenti à tous les niveaux d'avancement dans la technique analytique, je veux dire depuis ceux qui s'y introduisent comme patients, jusqu'à ceux qui ont une longue pratique. Seulement, à vous tenir à cette sorte de notation toute faite, de résonance d'une pratique longuement mûrie, vous offrez plus difficilement prise que quelqu'un d'autre à la question. Nous avons reçu de vous le message d'une expérience que nous ne pouvons pas ne pas reconnaître ou ressentir, mais on hésite probablement, à mesure que l'expérience est plus en train de se faire, à intervenir, car elle donne peu de prise. C'est un compliment : c'est rond, c'est huilé, et pour une sorte de judo, auquel on voudrait se livrer si c'était ici la mode, il n'y aurait pas beaucoup d'appendices à attraper. Cela n'empêche pas moins d'être plein et très résonnant.

Pour moi, ce que j'éprouve à vous entendre dans une occasion comme celle-là, c'est certainement l'envie d'en « causer avec vous ». J'aimerais, si j'intervenais, vous lancer la balle, et que vous me la relanciez, que ce ne soit pas quelque chose qui fasse ombre ou projection à ce que vous venez de dire ; j'aimerais vous inciter à déplier ce que vous nous avez donné d'une façon si extraordinairement resserrée.

D'abord je dirais que le terme de rendez-vous me plaît infiniment, ses résonances ne sont pas seulement amoureuses, elles ont leurs titres de noblesse. C'est toujours par rendez-vous que j'ai traduit pour moi dans mon for intérieur, le terme du guet d'Aristote, par où nous est très exactement donné le sentiment de la rencontre, et la rencontre avec ce qu'il y a de plus profondément questionnable en nous, ce que nous appelons communément le destin. Quand Aristote parle du hasard, il distingue l'*automaton*, c'est-à-dire ce qui sort à la loterie, et cette merveilleuse rencontre qui se produit de temps en temps, qui est tout autre chose. Je crois que bien plus que nulle part ailleurs la psychanalyse est en effet un rendez-vous, puisque c'est le rendez-vous du sujet avec ce qui est vérifiable et, espérons-le, quelquefois vérifié. Et alors vous nous avez dit que c'est un rendez-vous avec un personnage – et c'est la première chose qui m'a frappé – avec un personnage réel. Vous savez que je me sers des trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique ; ce n'est certes pas pour le plaisir d'introduire de nouvelles catégories métaphysiques dans la pratique ; ce sont même des termes que j'ai choisis au niveau d'un usage qui se prolonge dans l'usage vulgaire et qui sont spécialement faits pour discerner les plans dans lesquels nous nous déplaçons, et qui sont différents dans l'analyse. Le mot réel <sup>(309)</sup> veut dire ce qu'il veut dire ; chacun sait à quel point le personnage réel est quelque chose que nous rencontrons rarement, et nous le rencontrons rarement parce que nous le cherchons peu. Nous pouvons passer une vie entière à côté de quelqu'un, sans vouloir jamais connaître de lui que la fonction qu'il comble à notre endroit, et nous de parfaitement vivre à côté de quelqu'un sans soupçonner un seul instant sa réalité de personnage réel, au sens vulgaire, et non philosophique, du mot. C'est même exactement là-dessus que sont fondées les relations sociales humaines, qui consistent à faire comme si de rien n'était, c'est-à-dire à ne

pas s'apercevoir. Faire semblant de ne rien voir, c'est la position fondamentale vis-à-vis de son semblable ; le contraire serait le comble de l'inconvenance.

La question n'est donc pas de savoir si la personne – puisqu'on n'en a même pas soulevé le lièvre ce soir – est névrosée ou pas, mais il est bien clair que la personne qui vient en analyse, en admettant même qu'elle attende un personnage réel, ne l'attend pas d'emblée, elle attend tout autre chose. Cette énorme charge que vous avez fort bien dépeinte, vise quelque chose qu'il s'agit justement de situer par rapport au fait qu'elle vient le chercher avec quelqu'un. Vous avez rappelé avec une particulière pertinence les termes de Freud tellement simples sur ce sujet, vous avez parlé de l'économie de l'effort pour l'analyste ; nous faisons aussi des économies pour l'analysé, nous lui épargnons des choses en ne lui montrant pas trop notre personnage réel. Ce n'est pas simplement, comme c'est la raison véritable et profonde, parce qu'il faut jusqu'à un certain degré que nous l'épargnions pour que l'analyse s'engage, mais en plus il sait fort bien que nous l'épargnons. Mais la question, que vous avez laissé apparaître est, qu'en fin de compte, l'analyse en se terminant, devrait pouvoir permettre une confrontation dévoilée et simple entre l'analyste et l'analysé.

Pour bien vous faire sentir la portée de ma question, je vais vous dire que je le pense comme vous. J'y pense particulièrement quand il s'agit de ceux que la suite de la vie mettra en mesure, je pense, de faire qu'effectivement l'analyse didactique soit quelque chose qui mène à un certain dévoilement de l'analyste. Ce n'est donc pas une objection que je vous fais, mais si j'y pense – et peut-être serait-il un peu long ce soir que je le motive – je ne pense pas néanmoins que ce soit dans la ligne d'achèvement de l'analyse en tant que telle. Je dirais par exemple que ce n'est nullement exigible, que ce n'est même nullement souhaitable, la fin d'une analyse thérapeutique étant définie par le fait qu'elle a obtenu son but qui est la guérison, c'est-à-dire que l'analyse thérapeutique a toujours quelque chose d'assez limité. La guérison y a tout de même toujours un caractère de bienfait de surcroît – comme je l'ai dit au scandale de certaines oreilles – mais le mécanisme n'est pas orienté vers la guérison comme but. Je ne dis rien là que Freud n'ait articulé puissamment, que tout infléchissement de l'analyse vers la guérison comme but – faisant de l'analyse un pur et simple moyen vers une fin précise – donne quelque chose qui serait lié au moyen le plus court, et qui ne peut que fausser l'analyse, donc que l'analyse a une autre visée. C'est de cette visée que je parle, et à laquelle je n'ai aucune raison de substituer ma définition <sup>(310)</sup> personnelle. Cette visée de l'analyse, telle que nous essayons de l'obtenir au mieux dans cette analyse extrêmement poussée que doit être l'analyse didactique, cette visée passe-t-elle par cette sorte de dévoilement d'un être réel à un autre être réel dont je considère que c'est en effet à la fin quelque chose qui doit arriver, qui doit être possible, et dont je ne crois pas que l'on puisse en quelque sorte partir de là pour le mettre à l'horizon comme le point de mire de l'analyse ? Je crois que c'est autre chose, et qu'en fin de compte ce devant quoi nous nous effaçons dans la neutralité analytique, c'est devant la confrontation d'un sujet à un autre, qui est justement celui même qu'il ne connaît pas, mais assurément pas nous.

Je serai tout de même d'accord avec vous, parce que je pense qu'effectivement l'analyse didactique doit aboutir à quelque chose qui est une certaine connaissance de son analyste, mais c'est certainement pour des raisons autres que celles qui sont dans la visée même de l'analyse. Ne me suis-je pas trop engagé sur l'énorme question en effet posée par le fait que ce doit être ainsi ? Êtes-vous d'accord avec moi dans ce simple principe que la visée de l'analyse peut laisser tout à fait de côté l'être réel de l'analyste ?

G. FAVEZ – Je pense qu'effectivement il y a une différence entre les deux analyses, thérapeutique et didactique, dans le sens où vous le dites. J'ai fait comme si je n'avais jamais lu ces choses que vous avez décrites, et qui me satisfont beaucoup, c'est pourquoi j'ai écrit cette chose qui m'est très personnelle, et qui exprime en effet mon expérience propre.

En tout cas, dans aucune analyse, ni thérapeutique ni didactique, une notion de dévoilement final n'existe dans ma pensée. J'espère que personne ne l'a entendu ainsi. J'ai simplement voulu dire, d'une part que cette réalité de l'analyste est perçue par tout analysé ; je pars en effet de cette conviction que

tout le réel de la vie du psychanalyste est évoqué constamment par beaucoup de choses, et que d'ailleurs cette réalité de la vie du psychanalyste pour l'analysé, est d'une façon latente et assez proche de son esprit, censée être celle de la réalité de tout homme. Je ne considère donc pas l'analyse comme devant aboutir à ce dévoilement, mais je pense d'autre part que s'il est vrai, comme il est vrai à mon avis, que la réalité quotidienne et personnelle de l'analyste est saisie inévitablement par tout analysé, un moment vient où une confrontation est inévitable dans l'analyse, entre ces deux idées de l'analyste, dans la pensée même de l'analysé. Si cela ne se produit pas, on doit se séparer, rester en panne, ou durer interminablement, attendre que l'usure veuille bien prendre soin de la fin de l'analyse. Tout d'un coup on s'aperçoit que l'analysé, qu'il soit en analyse didactique ou en analyse thérapeutique, parle de choses qu'il voit et qui sont significatives pour lui. La personne de l'analyste est donc quand même un personnage réel, et en même temps il est autre chose, et nous nous appliquons tout d'abord à ne pas permettre qu'il ne soit pas cet autre chose. Je crois même que nous prenons des dispositions pour donner à notre cabinet le caractère le plus impersonnel. À cet égard je trouve que la photo que l'on a du cabinet de Freud, est une chose innommable, c'est un capharnaüm invraisemblable.

<sup>(31)</sup>D. LAGACHE – Mais pas du tout, c'était le triomphe de la simplicité en Europe centrale à cette époque-là !

G. FAVEZ – Si nous prenons un certain nombre de dispositions, même matérielles, et si nous avons un certain nombre d'attitudes délibérées, qui finissent par être normales et spontanées parce qu'elles ont été reconnues efficaces, cela n'empêche pas que pour celui qui est en analyse, qui a des yeux et un nez, et des tas d'idées, qu'il sente des odeurs de cuisine ou de tabac, ou qu'il n'en sente pas ; nous sommes un personnage réel comme lui, comme tout le monde.

D. LAGACHE – Il semble que la pensée de M. Favez est qu'il y a au fond une ambiguïté dans le personnage du psychanalyste, qu'il est à la fois une fonction, un personnage fonctionnel ayant un rôle technique, et puis en même temps il y a un certain nombre de révélations concrètes qui en font un homme comme un autre.

J. LACAN – Il y a là plusieurs choses : il y a la chose que j'avais cru entrevoir dans votre idée, une certaine confrontation – peut-être le mot dévoilement était-il un peu exagéré – qu'une certaine confrontation d'un aboutissant à une sorte de réalisation de la présence d'un être spécifié à la fin de l'analyse, était une chose pour vous concevable. Je m'étonnais que vous en parliez, alors qu'il ne s'agissait que du départ, de ce point auquel on n'arrive que très exceptionnellement, et pour autant qu'une analyse débouche dans une sorte de relation. Je crois que ce à quoi vous faites allusion, est autre chose, c'est à savoir qu'il faut bien que, à certains moments de l'analyse, le sujet fasse allusion à ce qu'il voit là, non pas moins de réalité que de côté charnel ou mobilier de l'analyste.

G. FAVEZ – Le charnel va très loin pour l'analyste.

J. LACAN – Alors la question se repose : vous semble-t-il que ce soit à un titre quelconque une ligne de référence ? Parce que nous voyons, par exemple, que là où on continue le travail, on nous fait toute une théorie de l'analyste qui consisterait à jauger la part du transfert à ce fait que le sujet, l'analyste, méconnaît cette sorte de relation écrite textuellement si simple, si réelle de l'analyse, qu'en fin de compte tout le progrès obtenu par le fait que le sujet est là avec un monsieur ou avec une dame, et qu'il y a un certain nombre de choses sensibles, immédiates, qu'on flaire, qu'on subodore à l'occasion, et que le fait qu'il puisse arriver à cela, il y fait là si on peut dire, la mesure de ce dont il est capable comme épreuve de la réalité. Il est bien clair que ce n'est pas cela que vous entendez indiquer, mais pour autant que vous faites tout de suite intervenir cette réalité dans l'engagement duel, quelle part lui donnez-vous ? Bien sûr c'est presque une espèce de test de sincérité que le sujet en parle de temps en temps, mais quelle est à proprement parler sa fonction de levier, de ressort ? Est-ce en fin de compte entre cela et autre chose que la chose se joue ? Ou bien cela est-il simplement un des signes qu'on peut tout dire, qu'on peut parler à l'analyste ? En d'autres termes, c'est le degré de contingence de cette fonction de réalité de l'analyste, de quelque façon que vous le considériez comme signe, comme

moment, comme point dynamique, comme élément intervenant dans le progrès de l'analyse, sur lequel je voudrais vous entendre articuler votre pensée.

<sup>(312)</sup>G. FAVEZ – C'est que je ne le situe pas du tout dans le contingent, je le situe dans la réalité de la personne. Je veux dire que ce n'est en tout cas pas de ce contingent dont il s'agit, c'est que l'analysé – il ne le dit d'ailleurs pas tout de suite, et jamais il ne serait question de l'encourager à le dire – voit beaucoup de choses, pense beaucoup de choses qu'il dira à un moment ou à un autre, et qui n'ont pas simplement un intérêt de contingence, attestant une liberté de parler, mais attestant surtout le problème de sa propre réalité, jugement global qu'il porte sur soi, et posé en fonction même de l'analyste.

J. LACAN – Là c'est : « L'analyste, que pense-t-il de moi ? »

G. FAVEZ – Et : « Je penserai de moi ce qu'il me permettra de penser de lui, ou ce que je pourrai penser de lui selon l'analyse, ou au cours et dans le développement progressif de cette analyse ». Il y a un moment où beaucoup de choses se recueillent, qui ont une signification très grande.

D. LAGACHE – On pourrait dire qu'une grande partie de ce que remarque et communique l'analysé, c'est ce qui l'intéresse. J'ai fait des remarques sur une patiente qui vient à des heures différentes, tantôt ayant déjeuné, tantôt n'ayant pas déjeuné, et l'attention qu'elle peut porter à de vagues odeurs de cuisine est très différente.

G. FAVEZ – C'est le contingent.

D. LAGACHE – Ce n'est pas le contingent, il faut les motiver pour percevoir telle et telle chose d'une manière plus ou moins profonde, le patient est motivé par son transfert pour attacher de l'intérêt à tel ou tel détail.

G. FAVEZ – Mais qu'est-ce que le transfert ?

J. LACAN – Mais nous ne parlons que de cela !

J. LACAN – Je ne crois pas me tromper en ayant relevé ce point que vous avez dit ce soir, de la réalité de la personne. J'ai touché à ce sujet, et Dieu sait s'il est délicat à traiter, et je disais peu avant que nous sortions de cette autre société, qu'à la fin de l'analyse – et je visais spécialement les analyses très poussées – l'analysé devait avoir une certaine connaissance de l'être de son analyste. Et je crois que c'est bien de cela qu'il s'agit, il y a deux choses : l'utilisation contingente des choses, mais quand vous dites qu'il ne s'agit pas là de quelque chose qui est un usage de contingent, ce n'est pas tellement de l'usage contingent ou pas auquel vous pensez, c'est je pense, que vous croyez qu'en fin de compte le rapport qu'il y a de l'analysé à l'être de l'analyste, est quelque chose d'important et que comme vous dites, il en sait toujours beaucoup plus long, il y a une sorte de densité propre de l'être de l'analyste qui entre en jeu. Or je crois que c'est une question extrêmement importante, je ne crois même pas qu'elle puisse être résolue dans ce dialogue, elle ne peut être que pointée, et elle n'a jusqu'ici absolument pas été abordée. Je crois que cela pose aussi du même coup toute la question de l'élément dynamique que manifestement vous mettez au premier plan de cette question de, être aimé pour moi, pourquoi ne suis-je pas aimé, je viens ici pour être aimé. Je crois que ceci porte la marque propre de la présence de votre être à vous dans l'analyse ; je crois que vous accentuez ce côté-là d'une façon très sensible, mais qui ne manque pas de nécessiter tout <sup>(313)</sup>un remaniement dans votre perspective de l'analyse, dans la façon dont nous en discernerons les étapes. Parce qu'en fin de compte, qu'est-ce que c'est que ce besoin d'être aimé, et qu'est-ce que c'est que ce don ? Comme vous l'avez très bien remarqué, quand nous le faisons ce n'est plus un don parce que le sujet y est déjà arrivé, et néanmoins c'est bien tout de même un don que nous faisons, nous faisons un don au plus pur sens de la définition que je donne au don : « On ne donne jamais que ce qu'on

n'a pas ». C'est bien le cas pour l'analyste : ce qu'il donne, c'est justement ce qui est à l'autre.

C'est une illustration paradoxale, voire extrême, et en fin de compte c'est ce qui me frappe. Je crois que c'est ce qui donne la sensibilité de ce que vous communiquez ce soir, c'est cette implication dans l'analyse de ce que j'appelle la lettre S, avec son poids spécifique propre. Je crois que c'est non seulement comme cela que vous pensez l'analyse, mais que c'est aussi comme cela que vous nous l'avez exprimée ce soir. C'est ce qui fait le cachet de votre communication.

G. FAVEZ – Je fais la liaison en fonction de tout ce qui est constamment indiqué, dont on ne sait pas où ça passe, mais dont on sait que ça existe, et parmi ces choses il y en a qui sont tout à fait déterminantes, essentielles, qui concernent la personne de l'analyste même. Chez cette malade à laquelle je pense, qui tourne dans une roue, il y a des choses qui semblent s'organiser, se trahir, et qui sont tout un monde qui me concerne.

J. LACAN – On a le sentiment d'image de gravitation dans ce que vous dites, qui va de l'analysé à l'analyste ; et quand je dis naître, je veux dire de quelque chose qui va tout à fait au delà de ces petits signes de réalité que le sujet peut valoriser.